

Douzième année, Numéro 27, Printemps-Eté 2018, publié en Été 2018

**Autre et Soi:
la France dans *Maxzanol Vaqâye* d'Aminoddole
et *Safar Nâmeye* de Hâji Pirzâde**

REZAÏ Mahnaz

Maître-Assistante

Université de Tabriz

E-mail: m.rezai@tabrizu.ac.ir

(Date de réception: 22/7/2017 – date d'approbation: 06/09/2018)

Résumé:

L'imagologie est l'étude des représentations d'un étranger et se focalise sur le côté opérationnel des images. Elle a pour objet l'«altérité». Outre les images, l'imagologie étudie les éléments jugés par l'écrivain et s'occupe des pensées et des mentalités qui les construisent. Elle a plusieurs vocations. L'une d'elles, étudier l'étranger, constitue le thème fondamental dans les récits de voyages. L'objectif de ce travail est de montrer l'image de la France dans les récits de voyages de Pirzâde et d'Aminoddole. Dans cet article, en s'appuyant sur les définitions de Daniel-Henri Pageaux et d'Edward W. Saïd du Soi et de l'Autre, nous allons voir comment cette image élaborée de la France a été présentée et comment dans ces discours sur l'Autre, les différences entre les Iraniens et les Français ont été révélées. Nous voulons aussi connaître le rôle de l'exotisme dans la perception de l'Autre et voir comment l'exotisme devient un point de vue. Du fait que l'imagologie rejoint les études de la réception, nous étudierons enfin les effets du contact du Soi avec l'Autre.

Mots-clés: imagologie, image, récit de voyage, Autre, Soi, exotisme, occidentalisme.

Bien avant qu'on emploie le terme «imagologie», Jean Marie Carré avait parlé en 1951 de l'«interprétation réciproque des peuples, des voyages et des images» (cité par Guyard, 1951: 6). Marius Guyard aussi avait déjà intitulé le chapitre final de son livre *La Littérature Comparée: «l'Étranger tel qu'on le voit»* (première édition en 1951). Daniel Henri Pageaux précise la notion d'imagologie dans son ouvrage *La littérature générale et comparée* (1994). Il définit ainsi la notion d'image au sens comparatiste: «Toute image procède d'une prise de conscience, si minime soit-elle, d'un Je par rapport à un Autre, d'un Ici par rapport à un Ailleurs. L'image est donc l'expression, littéraire ou non, d'un écart significatif entre deux ordres de réalité culturelle.» (Pageaux, 1994: 60).

L'imagologie, une catégorie de la littérature comparée, considère l'image selon des points de vue différents, à savoir: littéraire, historique, sociologique, anthropologique, religieux, politique, etc. Du fait que les récits de voyage comprennent les données historiques et culturelles contribuant à l'élaboration de la connaissance et de la représentation de l'étranger, ils constituent des exemples fertiles pour de telles études. Les voyageurs sélectionnent un certain nombre de traits jugés convenables pour la représentation de l'altérité. L'imagologie analyse ces éléments. Elle contribue ainsi à la connaissance d'auteurs dont la sensibilité s'est particulièrement éveillée au contact de l'Autre et considère l'image de l'étranger comme «création littéraire exprimant la sensibilité particulière d'un écrivain» (Moura, 1998: 43). C'est la logique de l'image, en soi, qui constitue la préoccupation principale des études imagologiques.

L'orientalisme français, en littérature, est né au XVII^e siècle. Au XVIII^e siècle, la traduction en français des *Mille et Une Nuits* (1704) par Galland et les *Lettres persanes* (1721) de Montesquieu permettent la création d'un imaginaire oriental qui influencera la littérature occidentale. L'orientalisme en tant que courant culturel occidental débute au XVIII^e siècle. Mais il prend son essor en Europe au XIX^e siècle. En littérature, l'orientalisme doit notamment son essor au mouvement romantique. Dès la période de la Restauration, l'orientalisme se développe avec la découverte des grandes

civilisations orientales de l'Antiquité. Les littératures orientales (du domaine arabe à l'Inde) deviennent source d'inspiration pour la littérature européenne. A propos de l'orientalisme en Europe, Edward Saïd parle d'une «science», d'«une discipline cohérente», d'«une espèce d'écriture», d'«une puissante tradition universitaire» (Saïd, 1997: 232-233): «On enseigne l'Orient, on fait des recherches sur lui, on l'administre et on se prononce à son sujet de certaines manières bien définies.» (*Ibid.*: 233). D'après Saïd, l'orientalisme est aussi un fait politique: «selon moi, l'orientalisme lui-même était le produit de certaines forces et de certaines activités politiques.» (*Ibid.*). Il faut noter qu'à la même époque, il n'y avait pas d'études et de savoir organisés sur l'Europe chez les Iraniens. Donc, l'étude des premiers récits de voyage écrits en Iran sur les Européens s'avère très intéressante.

Les relations entre l'Iran et la France commencent à l'époque safavide (Safari Hesâri, 2012: 48). L'époque qâjâr est considérée comme une nouvelle étape dans l'histoire de ces relations. Au XIX^e siècle, les rois qâjâr et surtout Nassereddin Šâh envoient des étudiants iraniens pour faire des études dans des pays étrangers comme la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, l'Italie et notamment la France (*Ibid.*: 112). C'est également à cette époque que les hommes d'Etat, les négociants et les touristes visitent les pays européens. Les récits de voyage écrits à cette époque ont beaucoup contribué à la connaissance que les Iraniens ont pu avoir de l'Occident¹ (Behbahâni,

1. Les récits de voyage les plus importants de cette époque sont *Heyrat Nâme* de Hasan Xân Ilci (ambassadeur d'Iran en Angleterre (de 1809 à 1811 et de 1814 à 1817), *Maxzanol Vaqâye* de Farrox Xân Aminoddole, *Xâterâte Hâj Sayyâh* de Hâj Sayyâh (religieux et touriste iranien qui fait le tour du monde en 18 ans, de 1859 à 1877), le *Récit de voyage* de Hâji Pirzâde, le *Récit de voyage* de Mirzâ Mohammad-Ali Moinosoltân (richissime voyageur qui a voyagé en Europe et aux États-Unis. Il s'est rendu à Paris à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1889 et en Amérique à l'occasion de l'Exposition mondiale de Chicago en 1893). Mentionnons aussi le *Récit de voyage* d'Ebrâhim Sakhâf-Bâši (1896-1917), riche commerçant iranien que son métier conduisit à voyager à plusieurs reprises en Europe, aux Etats-Unis et dans certains pays d'Asie ; enfin, *Masire Tâlebi* de Mirzâ Abu-Tâleb Xân, un Iranien natif de l'Inde qui travaillait pour la Compagnie des Indes Orientales. Il a vécu deux ans à Londres. Son récit de voyage, écrit en 1804, reflète la vie de la noblesse anglaise.

1993: 2). Dans ce cadre, une étude imagologique des récits de voyage en France de Pirzâde (écrit en 1880) et d'Aminoddole (écrit en 1857) constitue un sujet de recherche intéressant. Nous avons choisi ces deux récits car ils ont été écrits presque à la même époque et ces deux auteurs, qui ont joué un rôle politique, diplomatique et religieux important à cette époque, ont beaucoup influencé leur génération en raison de leur renommée,.

Hâji Pirzâde (1835-1903) était un soufi et un religieux iranien qui vivait à l'époque qâjâr. Très apprécié de Nassereddin Šâh et de Mozaffareddin Šâh pour ces qualités morales, sa sagesse et ses beaux poèmes, Pirzâde était un guide religieux pour le peuple à cette époque. Il avait aussi le goût des voyages et il a visité l'Inde, l'Autriche, l'Angleterre, la France, la Turquie et l'Égypte (Elqâr, 1990: 88). Pour autant, ses voyages n'étaient que de simples visites. Ses deux voyages en Europe se situent en 1860 et en 1880.

Mirzâ Farrox Xân Ghaffâri Aminolmolk (1812-1871) appelé ensuite Aminoddole fut un des personnages marquants de l'époque qâjâr sous Nassereddin Šâh. Il fut nommé par Nassereddin Šâh gouverneur de plusieurs villes de l'Iran comme Ispahân, Kâšan, Natanz et Xânsâr et aussi gouverneur du Gilân. En 1854, il devint trésorier privé de Nassereddin Šâh. Puis, en 1856, le Šâh l'envoie comme ambassadeur à la cour de Napoléon III: en effet, en 1838, Aminoddole était présent au siège de Hérat en Afghanistan, mené par l'armée iranienne. En 1855-56, alors que l'Iran assiégeait Herat pour la troisième fois, Nassereddin Šâh souhaite trouver des appuis: Aminoddole reçoit également la mission de contacter les ambassadeurs français et britanniques à Constantinople afin de préparer un traité de paix avec les Anglais. À cette époque, l'Angleterre avait fait débarquer ses troupes dans les îles iraniennes du Golfe Persique comme celles de la province de Bušehr; Aminoddole était chargé d'arriver à un accord avec le gouvernement anglais. Il fonde l'Ambassade de l'Iran en France en 1857, signe des traités d'amitié avec plusieurs États européens: ainsi, le 4 mars 1857, à Paris, l'Iran renonce à considérer Hérat comme faisant partie du territoire iranien et l'Angleterre accepte de quitter les îles iraniennes du

Golfe Persique¹. Aminoddole fut également responsable de l'établissement des premières relations diplomatiques avec les Etats-Unis. Très impressionné par le progrès politique, social et technique des pays européens, Aminoddole rejoignit la franc-maçonnerie française du Grand Orient de France. Il resta plus de deux ans en Europe et fit ensuite une brillante carrière: «Il fut chargé des rapports avec les princes impériaux et de la nomination des gouvernements, c'est-à-dire qu'il occupait pratiquement les fonctions du ministre de l'intérieur. En 1859, il fut membre du Conseil Gouvernemental, en 1864 ministre de l'intérieur. Cet homme fut chargé de traiter les affaires délicates avec les hommes politiques soit à l'étranger soit en Iran. On lui doit en outre la construction de plusieurs caravansérails, bazars, citernes, mosquées, etc. à Téhéran et à Kâšân.» (Bâmdâd, 1983: 355).

Les récits de voyage de Pirzâde et d'Aminoddole ont été des mémoires au service de la connaissance de l'Autre et apprennent beaucoup aux lecteurs de cette époque sur la France observée par ces deux auteurs. Du fait que la société iranienne à l'époque souffrait de l'insuffisance dans les domaines politique, social et économique (Mo'tazed, 1973: 12), et que les Iraniens s'initiaient à travers les récits de voyage à la culture occidentale, l'étude des images données de cette culture dans ces récits de voyage prend un grand intérêt.

Farrox Xân a chargé l'un de ses secrétaires, Hoseyn Sarâbi, d'écrire le journal de ses voyages. La première partie est un récit de la mission tandis que la seconde décrit plutôt l'organisation administrative et législative des pays européens comme la Turquie, la France, la Belgique, l'Angleterre et l'Italie. Pirzâde a écrit lui-même son récit de voyage où il raconte son voyage en Inde, en Egypte, en Italie, en France et en Angleterre. Son récit a été divisé en plusieurs parties, chacune consacrée à un sujet comme la

1. Sur ce sujet, voir: www.iranicaonline.org/articles/amin-al-dawla-abu-taleb-farrok-khan-gaffari-1227-88-1812-71-a-high-ranking-qajar-official, consulté le 2 avril 2018).

description d'un lieu, de l'agriculture en France, etc. Les deux récits ressemblent à un reportage et ont été écrits dans une langue très simple mais précise.

Ainsi, en nous référant aux définitions de Saïd et de Pageaux, nous allons aborder la modalité de la pensée de Pirzâde et d'Aminoddole et l'image qu'ils ont donnée de la France, des Français et de leur mode de vie, aussi bien que des notions comme la liberté, le plaisir et la religion, la technologie et la science. Du fait que l'imagologie rejoint les études de réception, nous allons répondre aux questions suivantes: Quels étaient les effets de cet exotisme et ce jugement des valeurs de l'Autre sur les Iraniens et cela dans quels domaines et dans quelle mesure? Est-ce que l'exotisme constitue une simple représentation d'un lieu lointain? Ou a-t-il un rôle à jouer et devient-il un point de vue?

1- L'espace étranger

a- Paris, une ville utopique moderne

Nous savons que les transformations de Paris sous le Second Empire consistent en une modernisation (de 1852 à 1870) par Napoléon III et le préfet Haussmann: la rénovation de Paris est globale. Comme le dit P. Lavedan: «l'urbanisme ne se réduit pas seulement au tracé des rues, à la place des monuments ou à l'aspect des façades. Il concerne aussi les problèmes de l'eau, de l'éclairage, de la propreté, des facilités de circulation, de l'approvisionnement, des jardins publics.» (P. Lavedan, cité par Ducoudray, 1994: 751). En effet, Haussmann avait pour mission «d'aérer, unifier et embellir la ville» (Moncan, 2009: 33). On s'occupe alors des parcs et des plantations, trace les nouvelles voies, construit de nouvelles maisons avec tous leurs équipements (eau, gaz, égouts), élargit les grands boulevards, crée des places, des parcs et bois, construit deux gares. Haussmann intervient aussi sur l'aspect esthétique des immeubles privés.

Dans ces récits de voyage, l'espace de l'Autre est mis en valeur. Les deux voyageurs en ont parlé beaucoup, car dès leur entrée en France, avant de

rencontrer l'Autre, c'est l'espace de l'Autre qu'ils ont observé et découvert, espace très moderne par rapport à leur espace d'origine. Ils ont été émerveillés par l'architecture, la beauté, l'ordre et la propreté des villes de la France. Dans ces récits, l'espace de Paris est comme le lieu privilégié d'une certaine modernité et comprend les lieux modernes comme les parcs, les rues, les boulevards, les jardins, les grands bâtiments. L'espace décrit par ces deux voyageurs ne comprend pas la nature de la France ni le climat parisien. Pirzâde s'étonne de voir que l'on nettoie et lave les rues chaque jour à Paris, qu'il n'y a pas de feuilles ou d'ordures dans les rues, que les balayeurs et la police veillent à ce que les rues restent propres: «À Paris, même les cimetières sont très propres et embellis de fleurs et d'arbres plantés.»¹ (Pirzâde, 1963: 250). Ces images d'un ordre et d'une propreté remarquables représentent aux yeux du lecteur de l'espace d'origine, les merveilles et singularités d'un nouvel espace.

Pirzâde et Aminoddole admirent, tous deux, les chaussées de Paris, l'existence des parcs, des bancs dans les parcs, des arbres plantés des deux côtés des rues, des lampes qui rendent la nuit lumineuse comme le jour. L'espace terrestre dépasse parfois la dimension purement géographique et devient symbolique comme une terre de rêve: «Toutes les rues de Paris sont tellement propres qu'on dirait que chaque rue est faite pour un roi. La nuit, les rues sont tellement lumineuses et on allume tant de lampes qu'on croit qu'il y a une fête royale à Paris chaque nuit.» (*Ibid.*: 192).

Pirzâde décrit en détail le décor et les mobiliers des bâtiments à Paris, les grands lustres, les miroirs, les horloges et les rideaux. Pour Aminoddole aussi, les façades des bâtiments à Paris semblent très belles: «Chaque maison ressemble à un palais.» (Aminoddole, 1983: 252), «Les parcs et les jardins sont comme des jardins du Paradis.» (*Ibid.*). Ainsi, bien que dans ces récits l'espace soit authentique et non pas imaginaire, il fait penser à un espace utopique.

1. Toutes les citations et les textes persans ont été traduits par nous-mêmes en français.

A leurs yeux, l'ordre qui règne à Paris aussi est étonnant. Les rues sont planes. Les prix des articles de consommation, le nom des rues et le numéro des domiciles indiqués, sont tous les marques d'une vie sociale basée sur l'ordre. Chez Pirzâde, touriste, la description de cet ordre montre, tout simplement, son émerveillement, alors que pour un homme politique comme Aminoddole la description de l'ordre à Paris est une critique de la situation politique ou économique de l'Iran. En tant qu'homme politique, courtisan et gouverneur de certaines grandes villes iraniennes, «Aminoddole cherchait toujours à informer les hommes d'État iraniens ou à les critiquer.» (Elqâr, 1990: 115).

b- L'architecture

Presque tous les voyageurs iraniens de l'époque qâjâr étaient éblouis par l'architecture européenne. L'architecture des édifices et les façades des bâtiments à Paris étaient totalement différentes de celles des bâtiments en Iran. Aux yeux de Pirzâde et d'Aminoddole, tous les bâtiments en France étaient très grands, très luxueux, construits sur plusieurs étages et selon les nouvelles techniques de l'architecture: «Personne n'est autorisé de construire un bâtiment sans autorisation du gouvernement. Tous les bâtiments sont construits selon les techniques de l'architecture.» (Aminoddole, 1983: 424).

Pirzâde écrit qu'à Paris, il y a à l'époque des bâtiments faits de matériaux très solides et de sept ou huit étages. Il s'étonne de voir que «les bases de trois empans [sic] peuvent supporter une si grande lourdeur» (Pirzâde, 1963: 143). Dans la plupart des rues, les premiers étages des bâtiments étaient destinés aux magasins. A Paris, la traverse supérieure de la porte d'entrée et celle des autres portes des bâtiments n'était pas construite en forme d'arc, elle était droite. Pirzâde remarque l'absence de forteresse tout autour de la ville de Paris, aussi bien que la solidité des rues: «Les rues sont en pierres très solides. Quand les calèches et les chevaux passent au-dessus, ils ne produisent pas de bruit.» (*Ibid.*: 133).

Les deux voyageurs sont également émerveillés par l'existence d'édifices

splendides et de lieux comme l'hôtel, le musée, le théâtre, l'opéra, le cirque, le café, etc. De tels lieux n'existaient pas à l'époque en Iran.

L'hôtel était un bâtiment que Pirzâde a comparé à des caravansérails iraniens. Mais l'architecture en était totalement différente. Les hôtels de Paris étaient luxueux et comportaient de cinq à sept étages: «Au rez-de-chaussée, il y a une salle à manger. Aux autres étages, des deux côtés du corridor, il y a des pièces, une chambre et une salle de séjour.» (*Ibid.*: 205).

Du fait qu'à l'époque, il n'y avait pas de musée en Iran, l'existence de tels lieux aussi bien que leur architecture étaient étonnantes pour un voyageur iranien: «Le musée du Louvre est splendide. Il y a une cour de 300×200 *zar*¹. Ce bâtiment est de deux étages. On y a placé des statues des grands hommes et femmes, des héros et des poètes.» (*Ibid.*: 208).

Il en était de même pour l'architecture des édifices de théâtre, de l'opéra et du cirque. Nous constatons que dans ces récits de voyage, l'architecture étrangère paraît merveilleuse à ces voyageurs pour ses trois dimensions: longueur, largeur et profondeur. Ces bâtiments étaient tous vastes, couverts et hauts: «L'édifice de théâtre est couvert et très grand. Il y a une cour couverte. Sur un côté de la cour, il y a un grand *iwân*. De tous les côtés de l'édifice de théâtre, on peut voir cet *iwân* dont le toit est haut.» (*Ibid.*: 224). En ce qui concerne les édifices de l'opéra et du cirque, Pirzâde écrit: «Le bâtiment de l'opéra est un grand bâtiment couvert où on a construit des *iwâns* de 5 étages. La scène en est très large et le toit très haut. Les colonnes sont de pierre et les portes sont hautes.» (*Ibid.*: 227). «Le cirque est constitué d'un bâtiment rond de 40×40 *zar*' ou en forme d'ovale, au toit haut. Au centre de ce bâtiment, on a construit une scène. Les murs, les colonnes et le toit sont en fer et non pas en bois ou en boue.» (*Ibid.*: 245).

Pour Pirzâde et Aminoddole, les jardins parisiens semblent avoir tous la même architecture. Leur nombre, leurs bassins, les différents types d'arbres plantés dans un rang, les statuts, les jets d'eau en forme d'animaux sont les

1. Ancienne mesure de longueur égale à 104 centimètre.

aspects remarquables de ces jardins: «Dans le jardin des Tuileries, il se trouve beaucoup de bassins. La rue qui passe au centre du jardin est très large. Tous les arbres de ce jardin sont des arbres forestiers destinés à créer l'ombre. Il y a aussi de petits jardins de fleurs. Le terrain du jardin est tout plat.» (Aminoddole, 1983: 210).

Les jardins de Versailles aussi étaient très grands, avec des rues et des bassins, des statues et des jets d'eau: «Devant le bâtiment, on a construit une grande place de 50 *zar'*. Tout autour de la place, on a planté des cyprès. Il y a des jets d'eau en forme d'animaux comme lion, vache, crocodile et de leurs bouches jaillit de l'eau.» (*Ibid.*: 259). Nous observons que dans ces récits, la représentation de l'architecture ne prend pas de formes variées. Les deux auteurs se contentent de descriptions monotones et similaires. Il n'y a pas de carte ou de dessin comme dans les récits de voyage des voyageurs français écrits sur l'Iran.

Le *café* était un lieu qui n'existait pas en Iran à l'époque, mais il y avait bien des *qahve xâne*¹ en Iran. En employant le mot comme *iwân*, *caravansérails* et *cour* dans leur description des cafés, les voyageurs ont essayé d'interpréter l'espace inconnu en lui attribuant un sens inséparable de leur espace connu d'origine. Dans ce cas, l'espace ressemble à l'espace d'origine et ne paraît plus exotique ni unique. A Paris, il y avait des cafés couverts destinés à l'hiver et des cafés construits au sein des jardins destinés à l'été: «Les cafés de Paris sont constitués d'une cour très grande pleine d'arbres: dans les cours, on a mis deux mille chaises. Sur un côté de la cour, il y a un *iwân* à un *zar'* de hauteur. Il y a deux pièces derrière l'*iwân*. Aux murs de l'*iwân*, on a fixé de grands miroirs.» (Pirzâde, 1963: 241).

La beauté, le nombre et la solidité des ponts de la Seine aussi leur paraissent admirables: «Les vingt-deux ponts sur la Seine sont construits de pierre ou de fer. Certains sont fondés sur 5 piles, d'autres sur 4 ou 3 piles. Au bord de la rivière, on a planté des platanes et des ormes.» (Aminoddole,

1. Café traditionnel iranien.

1983: 276). Dans ce cas aussi, la précision de la mesure de l'espace va de pair avec l'émerveillement du voyageur. Les deux auteurs arrivent par là à mettre devant les yeux du lecteur l'image exacte des ponts.

Ainsi, comme nous l'avons vu, ce n'est pas la nature de la France qui a attiré l'attention des deux voyageurs, mais plutôt les éléments modernes dans l'architecture et ses dimensions. Car la particularité et le point de différence entre l'espace étranger et l'espace d'origine ne résidaient pas dans la nature (celle-ci existait déjà en Iran), mais dans l'urbanisme. C'est ainsi que les descriptions précises de l'architecture occupent une grande partie dans les récits de voyage que nous étudions.

2- Les gens

a- Les Parisiens, leur mode de vie

Le style de vie, le comportement et les visions du monde de l'Autre attirent l'attention de toute personne qui voyage à l'étranger et rencontre un Autre. En effet, «l'interprétation de l'image ne relève pas seulement de l'histoire. Elle requiert (...) une étude fondée sur des données qui ressortissent à l'anthropologie culturelle.» (Pageaux, 1994: 68). Aminoddole et Pirzâde sont surpris par l'hospitalité et la gentillesse des Parisiens.

Ils trouvent que les Français (les Parisiens) sont dans l'ensemble «gentils» (*mehrabân*), qu'ils sont des gens qui «ne soucient de rien» (Pirzâde, 1963: 249), des gens qui cherchent à se faire plaisir en faisant des courses par exemple, ou à faire plaisir aux autres en leur offrant des fleurs. Ils paraissent tellement heureux que Pirzâde croit qu'ils n'ont pas d'ennui, de souffrance ni de chagrin et que tous les plaisirs du monde ont été créés pour eux: «Les Parisiens aiment beaucoup aller au théâtre, ils cherchent et achètent des articles chers et excellents (...) La maladie, l'ennui et la souffrance n'ont pas été créés pour eux. Et s'ils ont été créés, ils n'ont pas affecté les Parisiens.» (*Ibid.*: 232 et 252).

Les Parisiens paraissent tellement heureux que Pirzâde croit ne pas arriver à décrire leur bonheur: «Depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, ils

n'ont ni soucis ni chagrin.» (*Ibid.*). Il assimile le style de vie de chaque Parisien à une vie royale: «Même les rois n'ont pas une vie aussi aisée.» (*Ibid.*: 256).

Cette vision euphorique des gens comprend également la question de l'humeur. Pirzâde et Aminoddole notent que les Parisiens sont de caractère gai et qu'ils se respectent les uns les autres dans n'importe quelle situation. L'autre aspect «admirable» chez les Parisiens, c'est qu'ils n'ont point d'orgueil ni de violence malgré leur richesse: «(...) on dirait que l'orgueil n'est pas mis dans leur être.» (*Ibid.*: 201). Aux yeux de Pirzâde, ils sont très polis et modestes dans leurs rapports avec les autres: «Quand ils parlent, on dirait que c'est un indigent qui parle à un grand homme ou à un roi.» (*Ibid.*). Pirzâde insiste sur le fait qu'ils ne «savent» pas insulter, que même les enfants ne connaissent pas les insultes: «On n'insulte pas même les serviteurs et les servantes. Ils vivent d'une telle manière qu'ils n'ont pas besoin d'entrer en conflit avec les autres.» (*Ibid.*: 284). Dans cette perspective, le respect réciproque évoque la perfection de ces gens et prend, pour ainsi dire, un sens très humain, voire surhumain. Dans toute situation, mauvaise ou bonne, ils se respectent l'un l'autre. Ce ne sont pas l'âge ou la classe sociale ou la richesse qui entraînent le respect. Ce comportement résultant d'un libre choix et du bon plaisir et apparaissant comme au-dessus des qualités humaines, dépasse les moyens normaux et semble relever d'un ordre supérieur à l'ordre humain.

Au travail, chacun connaît son devoir et s'y consacre entièrement. Les Français sont polis envers tout le monde, même les serviteurs. On appelle les serviteurs «monsieur» et les servantes «madame»: «On estime beaucoup les nourrices. Celles-ci sont très grosses, car on leur prête beaucoup d'attention et leur donne de bons repas.» (*Ibid.*: 244).

Dans les réceptions aussi tout le monde, qu'il soit hôte ou invité, se traite avec le plus de politesse possible. Aminoddole remarque la politesse des Parisiens dans les grandes réceptions: «On donne aux invités des cartes de visite sur lesquelles on a écrit le nom des invités et indiqué leur place.»

(Aminoddole, 1983: 240). Pirzâde aussi a écrit à ce propos: «Dans les lieux peuplés même, il n'y a pas de conflit et on se respecte dans toute situation.» (Pirzâde, 1963: 247). Ils sont étonnés de ce que les Parisiens remercient pour tout. Dans les bals par exemple, on remercie sa partenaire et loue sa danse. Ajoutons à tout cela l'image angélique des infirmiers et la sérénité des hommes politiques. À l'hôpital, les infirmières traitent gentiment les malades, leur parlent affectueusement et les consolent: «On dirait que le malade est leur bien-aimé.» (*Ibid.*: 273). Aminoddole a évoqué également la politesse et la gentillesse des hommes politiques: «Les gens du gouvernement français ont montré au monde entier leur sentiment de réconciliation et de paix.» (Aminoddole, 1983: 225). Ils voient, en général, les Parisiens comme des gens au visage toujours souriant: «Tout au long de mon voyage, je n'ai pas vu de visage triste ni d'homme de mauvaise humeur.» (Pirzâde, 1963: 284).

Il est évident que le regard des deux auteurs sur les gens n'est pas très réflexif. Ils ne questionnent pas sur les raisons et les origines de ces comportements et ne peuvent pas l'analyser en profondeur. En effet, la société fournit à tous ses membres un certain nombre d'habitudes et d'opinions qui sont communes à tous. Dans un groupe social le langage, les croyances, les idées, les goûts esthétiques, la connaissance, les savoir-faire sont transmis de personne à personne. Donc la culture et la personnalité sont liées. Ces sont les modèles culturels qui avaient façonné la vie sociale des Français et qui avaient donné une certaine forme aux relations interpersonnelles dans la société française. Ainsi, nous pouvons dire que le style de vie, la gentillesse, l'hospitalité, le respect réciproque, etc. étaient appris au sein de la société, et ne relevaient pas de l'hérédité biologique.

La connaissance de ces deux voyageurs n'est pas acquise à travers l'étude de l'histoire, de la psychologie des gens, des phénomènes sociaux qui requièrent une explication par des facteurs culturels. Ils ne s'intéressent pas aux phénomènes culturels. L'histoire, l'art, l'éducation des enfants et même le langage sont presque complètement négligés. Car ils ne connaissaient ni la

langue ni la société françaises pour dégager les lois générales du développement culturel de ce type de comportement chez les Français.

Cependant, en admirant le comportement des Français, ils cherchent, en effet, à aider les Iraniens à corriger certains mauvais comportements et à leur enseigner la politesse, la gentillesse. Selon Pirzâde: «Les Français sont gentils, généreux, polis et doux. Voilà le sens de l'idéal moral pour l'être humain.» (*Ibid.*: 256). Pirzâde était, lui-même, renommé auprès de ses contemporains pour ses qualités morales. Il composait des poèmes et était grand lecteur des poètes classiques persans, surtout Mowlânâ (*Ibid.*: 10). Il prêchait toujours la générosité et la bonté, même dans ses lettres. A titre d'exemple, dans une lettre à Aminolzarb, courtisan et commerçant, il écrit: «Essayez d'établir la paix, de servir le peuple surtout les pauvres et n'hésitez jamais à faire du bien aux autres.» (*Ibid.*: 61). Selon Pirzâde: «Les meilleures gens sont ceux qui apprennent au public à être bienfaisant et raisonnable et à s'aimer l'un l'autre.» (*Ibid.*: 37). Pour sa part, Aminoddole, convaincu de la nécessité du progrès pour son pays, suggère des réformes pour l'amélioration des hommes d'Etat, de l'administration et de l'armée et pour l'établissement d'un parlement et d'un cabinet.

b- La femme de l'Autre

Selon Jourda: «La première question qu'on adresse à tout voyageur qui revient d'Orient est celle-ci: "Et les femmes? ... »» (Jourda, 1956: 54). Nous pouvons dire qu'il en est de même pour le voyageur qui vient de l'Occident. L'image que Pirzâde et Aminoddole ont donné des femmes parisiennes était bien sûr très étonnante pour les Iraniens. Car elles étaient totalement différentes des femmes iraniennes. Pirzâde les décrit comme étant très belles et élégantes: «À Paris, les femmes marchent gracieusement comme les paons de printemps.» (Pirzâde, 1963: 262).

Nous constatons deux catégories de femmes «de l'Autre» dans ces récits: les femmes de famille et de condition noble, les femmes de cabaret. Les deux auteurs évoquent des prostituées et les femmes vendeuses de vin qui

servent dans les cabarets, et qui n'ont ni famille ni mari. Laides ou jolies, vieilles ou jeunes, elles s'habillent coquettement pour trouver des partenaires. Les hommes célibataires vont aux cabarets et amènent l'une de ces femmes chez eux: «Il y a plus de vingt mille filles à Paris qui se maquillent, s'assoient dans les parcs sous les arbres, invitent les hommes chez elles ou s'en vont chez eux. Elles en gagnent leur vie.» (*Ibid.*: 285). En effet, la femme évoque chez les deux voyageurs tout un monde fantasmé de sensualité. Elle est avant tout un objet de plaisir. Pirzâde et Aminoddole se sont rendus dans des lieux qui n'existaient pas en Iran. En voyant les femmes se comporter librement dans ces lieux, ils ont établi une appréciation synthétique et rapide sur elles. Ils se sont rendu compte d'un grand et considérable écart entre la femme iranienne et la femme française. Ils voyaient les femmes françaises sortir la nuit, se promener dans les rues et dans les parcs, danser, etc. Alors que les femmes iraniennes, comme les femmes de la cour, étaient voilées, ne sortaient pas la nuit, ne travaillaient pas hors de la maison. Leur jugement, basé sur l'apparence de la femme française, est superficiel. C'est pourquoi ils l'ont considérée plutôt comme objet de plaisir. Ni l'intelligence ni le rôle de cette femme-objet en tant que mère de famille par exemple n'ont été pris en considération.

Le comportement des femmes dans la société française est une question très importante traitée par ces deux voyageurs. Ils avaient vu les femmes dans la rue, dans l'opéra, dans les bals, dans les cafés, dans les cirques, etc. (Aminoddole, 1983: 180, 184 et 188; Pirzâde, 1983: 247, 252, 254, 257 et 262). Dans leur récit, il ne se trouve pas d'allusion à leur relation directe avec les femmes françaises. En décrivant les femmes, ils ne disent pas par exemple qu'ils ont parlé avec telle ou telle femme (ils ne savaient pas le français) ou qu'ils sont allés chez elles. Ils n'ont pas parlé d'une femme particulière ou connue, mais de toutes les femmes en général. Il n'y a pas non plus de passage dans leur texte qui montre qu'ils ont demandé leur situation à ces femmes ou à quelqu'un d'autre. Donc, ils les ont jugées sans les avoir fréquentées et sans avoir pris de renseignements. Leurs

informations relèvent d'un aperçu général. Pirzâde insiste beaucoup sur leur liberté:

Dans les bals, chaque homme choisit une femme et danse avec elle. Dans les salons, les vestibules, les escaliers, les hommes parlent ou dansent avec les femmes. Ils plaisantent entre eux. Les hommes ont même la liberté de baiser les épaules et la poitrine de ces femmes à la vue des autres. Les femmes sont tellement libres qu'elles ne les en empêchent pas. (Pirzâde, 1963: 271).

C'était en toute liberté qu'elles entrent dans de tels milieux. Dans les bals, les hommes dansent avec leurs épouses ou bien avec une autre femme:

Si un homme demande à une femme de danser avec lui, elle et son époux acceptent. Il arrive même qu'un homme demande lui-même à son ami de danser avec sa propre épouse ou sa fille. (*Ibid.*: 235).

Pirzâde écrit à propos des femmes issues des familles nobles que celles-ci aussi sont libres de danser avec n'importe quel homme si elles le souhaitent. Chose étonnante, les parents des filles célibataires et des familles nobles encouragent leur fille à danser avec les hommes, tellement elles sont libres: «Les filles disent à leurs parents que cette nuit ma danse a plu à un homme. Les parents lui disent: bravo !» (*Ibid.*: 236).

Dans la représentation de l'étranger, la comparaison triomphe. Les images deviennent ainsi comparatives. Pirzâde compare les femmes iraniennes et les femmes parisiennes. Contrairement aux femmes iraniennes, celles-ci ne cherchent que le plaisir. Elles savent danser, se maquiller, nager, etc. Il compare le maquillage des Parisiennes avec celui des femmes iraniennes. Les Iraniennes se maquillaient avec *sefidâb* et *sorxâb*¹, tandis que les Parisiennes «se maquillent très finement, ne teignent pas leurs cils comme les femmes iraniennes» (*Ibid.*: 267). Aminoddole écrit: «Les femmes

1. Le mot *sorxâb* dérivé du *sorx* signifie le rouge. C'est un des traditionnels produits de maquillage iraniens utilisé comme rouge à lèvres. *Sefidâb* était un cosmétique du 16ème siècle utilisé comme un blanchisseur de la peau.

n'ont pas peur de parler, de fréquenter les hommes. Une jolie fille de 15 ans n'avait point peur d'être en compagnie de douze hommes dans le train.» (Aminoddole, 1983: 188-189). La vie des femmes occidentales était différente de la vie des femmes iraniennes. Les femmes françaises se promenaient l'après-midi dans les parcs en compagnie des hommes. Tandis que les Iraniennes ne sortaient pas de la maison, et si elles sortaient, elles étaient obligées de se voiler. Pirzâde et Aminoddole sont également impressionnés par la participation effective des femmes dans la société. Il y avait à Paris des femmes vendeuses dans les magasins, des coiffeuses, des actrices, des danseuses professionnelles, etc. Alors qu'à l'époque, les femmes iraniennes ne travaillaient pas hors de la maison, dans les magasins ou dans les usines à côté des hommes ni n'avaient de travail salarié. Elles n'avaient même pas accès à l'éducation. Seules «certaines femmes de la cour cherchaient à apprendre à lire et à écrire» (Mo'tazed, 1973:11).

En ce qui concerne le mariage, le point commun entre les femmes iraniennes et françaises était que les filles devaient avoir une dot. Mais les filles françaises ne se mariaient pas avant 20-25 ans. Elles devaient être éduquées. Contrairement à la femme iranienne, la majorité des Françaises, après la majorité, étaient libres de choisir leurs époux sans autorisation de leur père. Avoir des relations sexuelles avant le mariage est très étonnant pour Pirzâde et Aminoddole: «Un garçon et une fille qui décident de se marier, doivent se connaître bien et avoir des relations sexuelles» (Aminoddole, 1983: 263).

Cela dit, dans ces récits de voyage, la question de la condition de la femme française ne semble pas avoir pour but de résoudre les problèmes de la condition de la femme iranienne. Dans ces deux récits de voyage, il n'y a pas de phrase qui montre que la femme française est conçue comme un modèle à suivre par la femme iranienne. Les deux voyageurs ont montré plutôt leur étonnement devant la différence entre les femmes des deux cultures. En parlant des vêtements, des bijoux et de l'allure des femmes françaises, les deux voyageurs emploient de temps en temps des expressions

de surprise ou le superlatif comme: «... on ne peut pas imaginer de mieux» (Pirzâde, 1963: 253), «...on ne peut pas voir de plus beau» (*Ibid.*: 250), ou encore «on n'arrive pas à décrire ...» (*Ibid.*: 253), «on est ébloui...» (Aminoddole, 1983: 263).

Pirzâde et Aminoddole évoquent également la tenue vestimentaire des femmes parisiennes. Ils présentent les femmes parisiennes, surtout les actrices de théâtre et de cirque, comme belles, bien maquillées et élégamment habillées. Ils remarquent surtout la nudité des femmes et leurs bijoux:

Les femmes dans le bal et les actrices sont toutes habillées de la même façon, leurs vêtements sont de soie très chère. Leurs jupes sont courtes et leurs seins à demi-nus. (...) Elles portent des bas, des colliers et des bracelets de perle et des bijoux chers (...) Certaines femmes parisiennes portent une perruque. (*Ibid.*: 268).

Ils pensent que l'existence de la femme est essentielle pour la société française et que c'est aussi l'un des plus importants signes de civilisation dans ce pays. En effet, Pirzâde considère «les femmes comme étant à la base des progrès des pays européens.» (Pirzâde, 1963: 148). C'est sous l'influence des femmes que Paris a tellement progressé, s'est cultivé et développé. Car beaucoup de gens viennent à Paris pour avoir des relations libres avec les femmes: «On vient du monde entier à Paris pour les femmes et on y dépense beaucoup d'argent. Paris doit donc sa propreté et sa beauté à ces femmes.» (Aminoddole, 1983: 239).

En général, l'image que Pirzâde a donné des femmes parisiennes, soit la mère de famille soit la prostituée, est celle d'une femme sans vertu: «De tels bals existent beaucoup à Paris et on est libre de fréquenter n'importe qui. Il n'y a donc pas de femme vertueuse à Paris.» (*Ibid.*: 238).

L'Autre féminin est très symptomatique et complexe dans ces récits de voyage. C'est une femme civilisée qui a gardé sa magie, mais qui est un être sans vertu. Cette vision de la femme donne aussi une image des hommes

français et fait croire qu'ils n'étaient pas de caractère intolérant ni jaloux, puisqu'ils laissaient libres d'agir leur épouse et leurs filles. Par ailleurs, dans l'image, il y a des stéréotypes. Le stéréotype est une forme particulière de l'image: «Le stéréotype serait l'indice d'une communication univoque, d'une culture en voie de blocage.» (Pageaux, 1994: 62). Ainsi, nous constatons la stabilité de plusieurs images chez les deux auteurs (le stéréotype de la femme libre, de la femme sans vertu, de la femme-objet, des gens humbles, polis et gentils par exemple). Comme nous l'avons observé, dans la description de l'Autre, les deux auteurs sont tombés dans le piège des stéréotypes et ont généralisé leurs jugements à tous les Français et à toutes les Françaises.

3. Les valeurs sociales et religieuses

L'image suppose un ensemble d'idées sur l'étranger. Dans ces deux récits de voyage, les images concernant les gens et l'espace sont utopiques. Mais en ce qui concerne les valeurs sociales, les images deviennent idéologiques, car elles traduisent l'espace idéologique et culturel de la France et de son public vu par Aminoddole et Pirzâde.

a- Le culte du plaisir

Pour Pirzâde, la vie des Parisiens était faite de plaisir. Les loisirs des Français décrits par Pirzâde sont: les bals, le théâtre, le cirque, le café. Dans le théâtre et les cafés, il y avait des clowns auxquels les Parisiens s'intéressaient beaucoup. Dans l'optique de ces deux voyageurs, prendre plaisir de tout est un principe pour tous les Parisiens. Pirzâde écrit qu'en effet leur travail et toutes leurs activités sont un plaisir, voire marcher et s'asseoir. Leur caractère gai et leur recherche du plaisir ont donc été conçus comme innés. Pirzâde est impressionné par le fait que les Français se promènent dans les rues ou sortent de chez eux pour aller dans des magasins: «Les Parisiens, les vieux, les jeunes, les hommes, les femmes sortent du matin jusqu'au soir pour marcher, pour se promener dans les parcs et dans

les forêts.» (Pirzâde, 1963: 32). Tous ces passe-temps des Parisiens lui paraissent comme un «jeu», une «distraction». Ils évoquent des types de plaisir que l'on n'avait pas goûtés en Iran, le plaisir n'ayant pas la même définition dans la culture iranienne. À une époque où le sous-développement régnait sur la société iranienne, le plaisir signifiait seulement l'absence de douleur. Cet usage excessif de tous les plaisirs leur paraissait donc étrange.

Aux dires de ces deux voyageurs, à cette époque, à Paris, tout homme et toute femme dépensait la moitié de son argent pour s'amuser. Dans le récit de Pirzâde, nous pouvons souligner deux raisons que les Français ont pour chercher les plaisirs: c'était un moyen pour «s'éloigner du chagrin» et pour passer son temps. Les gens s'amusaient jour et nuit et s'occupaient de plaisirs et de réjouissances. En effet, d'une part, ils cherchaient et créaient le plaisir et de l'autre, les lieux de distraction faisaient partie intégrante de l'espace de vie. Les causes étaient donc à la fois intérieures et extérieures. Partout où ils allaient, il y avait des moyens de plaisir: «Partout où ils passent, il y a des fleurs, des arbres. Ils sentent partout l'odeur des fleurs et entendent les sons de la musique. On a fait Paris pour qu'on y prenne plaisir à tout.» (*Ibid.*: 251).

Aminoddole décrit la vie des Français comme une vie luxueuse. Il est très impressionné par le confort dans lequel vivent les Parisiens: «Les Parisiens n'ont aucun souci financier. Ils portent des vêtements de soie et des bijoux chers. Il est difficile de distinguer les riches des pauvres.» (Aminoddole, 1983: 253).

Ainsi, prendre plaisir à toute chose est une valeur sociale pour les Français. Aux yeux de Pirzâde et d'Aminoddole, la vie pour les Français ne signifie que prendre plaisir à tout et rechercher du plaisir à n'importe quel prix. En ce sens, le plaisir fait partie de leur culture et de leur vie, ce qui laisse entendre qu'ils pratiquent une sorte d'hédonisme.

Cette recherche de plaisir et de liberté chez les Français était peut-être due à certaines libertés accordées par l'État et à la situation socio-politique de la France à cette période qui était plutôt celle de la modernisation des

structures sociales. Pérenniser le suffrage universel, octroyer le droit de grève et ouvrir la porte aux syndicats, passer de l'Empire autoritaire (1852-1860) à l'Empire libéral (1860-1869) en assouplissant la censure, en libéralisant le droit de réunion et les débats parlementaires, (Bournazel et *al.*, 1986: 196-2010), avaient, sans doute, des effets sur la vie et la pensée des Français de l'époque.

b- La religion

Il faut remarquer que la vision de ces voyageurs n'est pas dans, certains cas, un enchantement aveugle. A titre d'exemple, avec un esprit critique, Pirzâde souligne quelques aspects de la vie des Français et des mœurs de la société française qui lui paraissent négatifs. Pirzâde est inquiet de voir que la vie parisienne rend les jeunes Iraniens très vite oublieux de leurs croyances religieuses.

Du fait qu'à l'époque qâjâr, «la religion était une question très importante en Iran et les religieux étaient très respectés et ne craignaient point les rois» (Malcolm, 2001: 124) et que Pirzâde lui-même était un homme religieux, l'indifférence des Parisiens envers la religion lui déplaisait. Si Aminoddole n'a pas fait allusion à cette question dans son récit de voyage, Pirzâde déclare qu'«à Paris, il n'y a pas de religion, pas de spiritualité, (...) de sens de l'honneur ni de zèle.» (Pirzâde, 1963: 248). L'absence du zèle religieux fait penser que Paris, c'est le monde de l'ignorance et de la perversion. Pirzâde souligne que les Parisiens vont bien le dimanche à l'église et y prient. Cependant, selon lui, c'est par habitude et non pas dans le but de prier ou d'accomplir un acte et un devoir religieux. Ainsi, il nous livre l'aspect irrégulier et matériel de la vie des Parisiens et prie pour ne pas être influencé par l'aspect néfaste de ce type de vie sans religion: «Que les Musulmans n'entrent pas dans de telles villes !» (Pirzâde, 1963: 248). A vrai dire, Pirzâde souligne l'aspect religieux de la vie des Iraniens et donc leur supériorité, car la religion était, à l'époque, le pilier central de la société iranienne et le principal élément de la vie quotidienne.

c- La liberté

Pour la plupart des Iraniens de cette époque, l'Occident était le synonyme de la liberté. Pirzâde et Aminoddole aussi ont traité, à maintes reprises, cette notion de liberté dans leur récit de voyage. Nous pouvons y distinguer plusieurs types de libertés. Aminoddole s'étonne de voir que dans les rues de Paris, les hommes et les femmes se promènent en toute liberté (Aminoddole, 1962: 32). Il remarque aussi leur spontanéité, leur autonomie, leur comportement volontaire fondé sur la liberté et il les qualifie de «libres». Pendant son séjour, Pirzâde a vu qu'à Paris, on faisait tout ce qu'on voulait, on allait où qu'on voulait, on achetait tout ce qu'on désirait acheter: «Ils sont libres de faire tout ce qu'ils veulent et de dire tout ce qu'ils veulent.» (Pirzâde, 1963: 248). Ainsi, il souligne la liberté naturelle chez les Français, car la nature les autorise à employer l'ensemble de leurs facultés comme ils le veulent. De ce fait, il attire par là l'attention de ses lecteurs sur le manque de liberté des Iraniens. Comme dit Pageaux: «Je regarde l'Autre et l'image de l'Autre véhicule aussi une certaine image de ce Je qui regarde, parle, écrit. (...) Le Je veut dire l'Autre (pour impérieuse et complexes raisons, le plus souvent), mais en disant l'Autre, le Je tend à le nier et se dit soi-même.» (Pageaux, 1994: 61).

La liberté individuelle des Français avaient pour limite ne pas troubler l'ordre public: «La police et les balayeurs des rues n'objectent à personne. On est libre de faire tout ce qu'on veut. Seulement si quelqu'un est ivre et qu'il gêne les autres, on le jette en prison pour le punir.» (Pirzâde, 1963: 285). Il note ainsi la liberté civile chez les Français, car les citoyens étaient libres de leurs actes, tant que ceux-ci ne nuisent pas à autrui. Dans une telle description, la liberté est étroitement liée au concept de droit.

Il y avait la liberté des sens aussi, c'est-à-dire celle de révéler ses sentiments amoureux ou ses désirs sexuels. La liberté signifie pour Pirzâde avoir des relations libres sans avoir honte: «À Paris, les hommes embrassent les femmes dans la rue. Ils marchent bras autour du cou.» (*Ibid.*: 286). La liberté dont parle Pirzâde signifiait en effet la liaison libre des hommes avec

les femmes: «Les femmes sont libres d'avoir des relations avec d'autres hommes outre leur mari et cela n'appelle pas d'objection.» (*Ibid.*: 235).

Cela dit, il y avait quelques règles à respecter chez les Français qui paraissaient, sans doute, bizarres à un Iranien de cette époque. A table, on n'était pas libre de mettre le couteau et la fourchette n'importe où: «A table, on doit respecter quelques règles. Le couteau doit être placé à droite et la fourchette à gauche. Sinon, on proteste.» (*Ibid.*: 245). Nous observons donc des perceptions particulières des mots «liberté» et «contrainte» chez les deux voyageurs.

Ces types de liberté, inexistantes dans la culture iranienne, ont un double aspect: la capacité de choisir et de faire chez les Français et l'exercice concret de ce pouvoir. La liberté décrite par les deux voyageurs est plutôt individuelle. Ils n'ont pas fait allusion à la liberté au niveau global et collectif, comme la liberté de la presse et de publication. Dans leur optique, la liberté est un attribut des Français, de leur volonté, et constitue la condition de droits naturels.

4- Le progrès et le développement des sciences

A l'époque qâjâr, le sous-développement régnait sur la société iranienne. Pourtant, à cette époque, l'Europe, y compris la France avait progressé dans les domaines scientifique, politique et technique, comme dans le système parlementaire, les techniques de l'agriculture et les services sociaux. La France a vu, au XIX^e siècle, une grande révolution industrielle, la mise en œuvre de la production de la vapeur, l'extraction du charbon, etc. Pour Pirzâde et Aminoddole, les machines incubatrices pour les œufs, la manufacture de Sèvres où on fabriquait de la porcelaine sont les marques du progrès, et donnent l'image d'un pays très développé dans le domaine de la technique.

Pirzâde évoque dans son récit de voyage les progrès, les dernières inventions et le modernisme en France dans le domaine de la médecine, de l'industrie, de l'hygiène et de l'agriculture. Les sciences médicales étaient

alors très développées en France. Il y avait des écoles d'anatomie, des hôpitaux psychiatriques, des asiles. Pirzâde dit avec assurance: «À Paris, il y a six mille médecins, chacun spécialiste dans un domaine» (*Ibid.*: 273). Par son souci d'exactitude, il donne une image exagérée et irréaliste du développement de la médecine en France.

Pirzâde écrit: «En France, tout est basé sur la science.» (*Ibid.*: 248). Il considère même la danse comme une «science» basée sur les méthodes pédagogiques: «À Paris et en Europe, tout le monde, soit les gens appartenant aux couches défavorisées de la société soit les gens issus des couches aisées de la société, doivent apprendre la danse d'un professeur de danse.» (*Ibid.*: 234).

Aminoddole décrit en détail le système politique et le système judiciaire de la France: «Chaque année, en février, les députés du peuple viennent de toutes les villes de la France à Paris pour participer à *Dârošowrâ* et étudier la situation politique et économique du pays.» (Aminoddole, 1983: 226). Il présente les rois français comme «très puissants» (*Ibid.*: 220). Aminoddole insiste beaucoup sur les services sociaux comme des institutions qui protègent les gens pauvres ou fragiles. L'auteur trouve que le système politique français est supérieur à celui de l'Iran. Il est impressionné par les progrès industriels et techniques, les sciences nouvelles telles que la politique, la médecine, l'ingénierie, la physique, la chimie, mais plus encore par les services sociaux. En France, il se sent à l'abri des dangers et admire la sécurité pour les vieux et les jeunes: «Le pays est en sécurité et en paix, une vieille femme peut emporter des millions de *kurur*¹ dans la rue sans le moindre souci.» (*Ibid.*: 188).

Le développement des sciences d'une part et la connaissance et l'initiation des hommes et des femmes parisiens à ces sciences de l'autre, sont deux aspects importants que Pirzâde met en avant: «Les Parisiens, et tous les Français, riches, pauvres sont tous éduqués et connaissent les

1. Ancienne unité monétaire de l'Iran.

sciences géographiques, les mathématiques, l'algèbre et les autres sciences dont on a besoin.» (Pirzâde, 1963: 287).

Pirzâde et Aminoddole sont très impressionnés surtout par les progrès en France dans le domaine de l'agriculture et des nouvelles techniques de l'agriculture: «Toute la terre de la France est cultivée. (...) Tous les instruments de l'agriculture sont automatiques.» (*Ibid.*: 196).

Pirzâde compare les arbres, les arbres fruitiers et les fruits en France avec ceux de l'Iran: «Les arbres fruitiers sont très petits. La pêche, la poire, le melon et l'abricot sont très bons et doux. Les poires, les pommes et les céréales sont très grosses et délicieuses (...). Les pommes de terre sont blanches, rouges, jaunes. Les oignons sont rouges, blancs et bleus.» (*Ibid.*: 217 et 220). Pirzâde croit que «ce progrès en agriculture, est dû à l'invention périodique de nouvelles méthodes scientifiques et de nouveaux instruments d'agriculture par les spécialistes français.» (*Ibid.*: 218). Aminoddole pense qu'il faut que les Iraniens apprennent leurs techniques agricoles. Car «l'agriculture est à l'origine du développement ou de la dégradation d'un pays.» (Aminoddole, 1983: 232).

Pirzâde souligne également que l'élevage des animaux domestiques est basé sur la science et qu'on a fait beaucoup d'études et de recherches pour bien élever et faire grossir les bêtes. Il exagère en disant: «Ils sont tellement gros qu'ils ne peuvent pas se lever. Les poules sont très grosses, on dirait des moutons. Les coqs sont gros, on dirait des chèvres (...), et pour tout cela, on a fait beaucoup de recherches scientifiques.» (Pirzâde, 1963: 217).

Dans ces récits de voyage, dans le domaine de la technique et de la science, il s'agit d'une description objective. Dans ce cas, les images de l'Autre paraissent comme indices d'une évolution de la civilisation industrielle et intellectuelle de la France. L'Autre est devenu plutôt le prétexte pour tendre un miroir à la société iranienne: par là, nos auteurs mettent devant les yeux des Iraniens un Orient qui a de graves problèmes du point de vue de ses infrastructures et de son organisation sociale.

5- L'exotisme

Si en Europe, l'exotisme est né au début du XVII^e siècle en passant d'«une valeur objective (l'étranger) à une valeur impressive (l'étrange)» (Moura, 1998: 21), en Iran, il a commencé à l'époque qâjâr avec de tels récits de voyage. Pirzâde et Aminoddole n'ont décrit, en effet, que les aspects de la vie des Français qui leur paraissaient exotiques, c'est-à-dire ceux qui ont suscité leur émerveillement et leur admiration. Ils ont parfois tracé de curieuses descriptions de la vie des Français. En évoquant les progrès et le confort de la vie des Parisiens, ils ont donné une image idéale de la France. Aminoddole a écrit: «Tout ce que j'ai aperçu était étrange et fascinant.» (Aminoddole, 1983: 184).

Comme nous l'avons signalé, ils ont donné une description admirative des aspects industriels, agricoles, du rôle et de la place des femmes dans la société et de la liberté en France. L'image qu'ils ont donnée de la France était en général positive. Pirzâde et Aminoddole croyaient à la suprématie scientifique et technologique de la France. Dans ces deux récits, l'exagération, les généralisations, les expressions de surprise et l'emploi du superlatif, renforcent l'exotisme:

«Ils sont très riches. On dirait que chaque personne est un roi et les femmes sont les reines des rois puissants.» (Pirzâde, 1963: 253); «Les vêtements des femmes de l'opéra et leurs bijoux sont tellement beaux qu'on n'arrive pas à les décrire.» (*Ibid.*); «On n'arrive pas à décrire leur vie luxueuse et leur richesse sans mesure.» (*Ibid.*: 263). Aminoddole a exagéré en décrivant les Champs-Élysées: «On est incapable de décrire les Champs-Élysées. Je dis seulement que cette avenue est une image du Paradis.» (Aminoddole, 1983: 217). Tout cela amène à penser qu'ils ont suggéré que la civilisation française était supérieure à la civilisation iranienne.

Selon Pageaux, la représentation de l'étranger peut impliquer quatre attitudes: considérer la culture observée inférieure à la sienne («phobie») ou,

par contre, supérieure («manie») ou valoriser la culture de l'Autre, sans, quand même, minoriser sa propre culture («philie»). Enfin, la quatrième attitude (la cosmopolite ou internationaliste) se manifeste au moment où le sujet essaie de se débarrasser de ses propres références culturelles face à une réalité étrangère, tout en assumant une vision universaliste (Pageaux, 1994: 75-76). Bien que Pirzâde et Aminoddole n'aient pas approuvé tout ce qu'ils ont observé en France et aient critiqué certains aspects des mœurs françaises tels que l'absence des croyances religieuses, leurs descriptions montrent qu'ils ont présenté la supériorité de la France. Ils ont suggéré que dans certains domaines les Iraniens imitent les coutumes françaises. Par exemple, dans son récit, Aminoddole s'est attaché à comparer la culture iranienne avec la culture française et suggèrent que les Iraniens peuvent prendre exemple sur les Français dans l'agriculture.

Nous observons que, dans ces récits de voyage, l'exotisme ne désigne pas seulement la France comme un lieu lointain, mais que c'est un point de vue et un discours sur la France. L'exotisation y est une construction géographique et culturelle de l'altérité, étrangère et bizarre aux Iraniens.

Le lien entre l'identité et l'exotisme peut être fondé sur la différence entre Ici et Ailleurs. Chez les deux auteurs, cet exotisme, en tant que construction d'une altérité géographique, artistique, économique et culturelle a entraîné une grande distinction entre Autre/Soi et Ailleurs /Ici. Comme nous dit T. Todorov, l'exotisme a un caractère paradoxal, car on valorise ce qu'on ne connaît pas bien: c'est «un éloge dans la méconnaissance» (Todorov, 1989: 18). Le goût de l'exotisme chez Pirzâde et Aminoddole conduit à aimer l'Autre et le considérer comme supérieur.

Dans son livre, E. Saïd a démontré l'importance de l'orientalisme dans la perception occidentale de l'Ailleurs (et de l'ici). Ici, c'est l'Europe, mais aussi, depuis le XX^e siècle, c'est l'appréhension de l'Ailleurs et des autres: «Tout Européen, dans ce qu'il pouvait dire sur l'Orient, était (...) raciste, impérialiste et presque totalement ethnocentrique». (Saïd, 1997: 234).

L'effet social de ces récits de voyage, c'est que l'image de l'Autre a fait

penser et rêver autrement. Le rôle de l'exotisme dans la perception du monde des lecteurs de cette époque est évident. Les tableaux et les images pleines de promesses d'aventures, de beaux paysages et de vie aisée dans ces récits ont suscité la curiosité et ont provoqué le désir de leurs destinataires et les ont invités au voyage vers ces lieux magiques, ou, au moins, à se considérer comme inférieurs. De même que «les récits de voyage de l'époque de qâjâr ont sans doute préparé le terrain de la Révolution constitutionnelle de 1906 en Iran» (Behbahâni, 1993: 4), de même, ils étaient une menace pour l'Iran: ils présentaient le risque de l'occidentalisme.

Conclusion

Les récits de voyage de l'époque qâjâr ont été les premiers témoignages des Iraniens sur les différences entre la société occidentale et la société orientale. Dans les récits de voyage de Pirzâde et d'Aminoddole, il s'agit de la question du «Soi oriental» vs l'«Autre occidental».

En valorisant les lieux et les gens, Pirzâde et Aminoddole ont représenté la France comme un endroit merveilleux. Ils ont composé un tableau des opinions, des attitudes mentales d'une époque. Ils ont admiré les progrès de la France en éprouvant toujours un sentiment d'infériorité et un jugement admiratif. Leur regard est celui d'un attardé sur un civilisé. La distinction remarquée dans ces deux récits de voyage ne repose pas seulement sur la dimension géographique. Bien qu'issus eux-mêmes des classes aisées de la société iranienne, Pirzâde et Aminoddole ont sombré dans l'exotisme au contact de l'altérité. Ces deux récits donnent une image utopique et idéale de l'Autre et utilisent des images stéréotypées pour décrire la France et les Français.

Au début du XX^e siècle, beaucoup d'Iraniens aisés ou intellectuels avaient lu ces récits de voyage et étaient influencés par les images données de l'altérité. Les différences et les écarts ont été décrits comme si grands que les Iraniens qui désiraient connaître l'Autre occidental et entrer en contact avec lui, risquaient de perdre leur identité culturelle. Les différences

culturelles entre Soi et l'Autre les empêchaient de communiquer efficacement avec l'Autre et de se préserver des chocs culturels. D'ailleurs, l'Iran de l'époque qâjâr avait besoin de connaître la technologie et les nouveautés pour progresser. Les Iraniens ne pouvaient ni fermer les yeux sur les progrès ni se garder des risques de l'occidentalisme et de la colonisation. D'autant plus que dans ces récits de voyage, l'autorité oppressive de certains pays européens n'a pas été critiquée. A titre d'exemple, les auteurs de ces deux récits de voyage n'ont pas pris en considération qu'à cette époque, au niveau colonial, la France avait poursuivi sa politique d'expansion et que l'étendue de son domaine colonial avait augmenté.

Finalement, la découverte de la France à l'époque qâjâr a bouleversé la vision du monde des Iraniens. Nous pouvons alors chercher les origines de l'«occidentalisme» au XX^e siècle en Iran dans les images données par de tels récits de voyage.

Bibliographie

- Aminoddole, Farrox Xân, (1362/1983), *Maxzanol Vaqâye [Trésor des événements]*, Téhéran, Asâtir.
- Bâmdâd, Mehdi, (1362/1983), *Šarhe Hâle Rejâle Irani [Biographie des personnages marquants iraniens]*, Téhéran, Golšan.
- Behbahâni, Aqâ Ahmad Ebne Mohamad Ali, (1372/1993), *Merâtolahvâl Jahân Nemâ [Les miroirs reflétant le monde entier]*, Vols 1 et 2, Introduction d'Ali Davâni, Téhéran, Qeble.
- Bournaze, Eric, Vivien, Germaine et Gounelle, Max, (1986), *Grandes dates de l'histoire de France: événement politiques, faits économiques et sociaux, civilisation*, Paris, Larousse.
- Ducoudray, Emile, «Pierre Lavedan, Histoire de l'urbanisme à Paris. Jacqueline Beaujeu-Garnier, Paris: hasard ou prédestination?, une géographie de Paris», In: *Annales historiques de la Révolution française*, 1994, n°298, pp. 750-752.
- Elqâr, Hâmed, (1369/ 1990), *Din o Dolat dar Iran: nagše âlemân dar doreye qâjâr [La religion et l'État: le rôle des ulémas à l'époque qâjâr]*, Téhéran, Tus.

- Guyard, Marius F., (1951), *La littérature comparée*, Paris, PUF.
- Hâji Pirzâde, Mohammad Ali, (1342/1963), *Safar Nâmeye Hâji Pirzâde* [*Le Récit de voyage de Hâji Pirzâde*], Téhéran, Presses de l'Université de Téhéran.
- Jourda, Pierre (1956), *L'Exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand*, T. II, Paris, PUF.
- Malcolm, Jones (1380/2001), *Târîxe Iran* [*L'Histoire de l'Iran*], T. II, Traduit par A. Heyrat, Téhéran, Afsun.
- Moncan, Patrice de (2009), *Le Paris d'Hausmann*, Paris, éditions du Mécène.
- Mo'tazed, Xosro (1352/1973), *Az Furuqosaltane tâ Anisoddole: zanâne haramsarâye Nâssereddin Šâh* [*De Furuqosaltane à Anisoddole: les femmes du harem de Nâssereddin Šâh*], Téhéran, Suruš.
- Moura, Jean Marc (1998), *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XXe siècle*, Paris, Champion.
- Safari Hesâri, Vali (1391 / 2012), *Ravâbete Iran va Farânse az zamâne ruydâde urumiye tâ pâyâne hukumate Rezâ Šâh* [*Les relations entre l'Iran et la France, depuis l'événement d'Ouroumiye jusqu'à la fin du règne de Rezâ Šâh*], Téhéran, Eqbâl.
- Saïd, Edward W. (1997), *L'Orientalisme*, traduit en français par Catherine Malamoud, Paris, Seuil.
- Todorov, Tzvetan (1989), *Nous et les autres*, Paris, Seuil.
- www.iranicaonline.org/articles/amin-al-dawla-abu-taleb-farrok-khan-gaffari-1227-88-1812-71-a-high-ranking-qajar-official, *Amîn-Al-Dawla, Farrok Khan Ġāffārī*, consulté le 2 avril 2018.